

# **Le traitement de la polysémie en sémantique cognitive : retour aux origines dans le contexte américain**

**Jean-Michel FORTIS**

Université Paris Cité & Université Sorbonne Nouvelle, CNRS (Laboratoire  
d'histoire des théories linguistiques)

## **Résumé**

Après un aperçu historique sur la polysémie, nous examinons les conditions dans lesquelles le champ de la sémantique lexicale a pris de l'importance au sein de la linguistique américaine, en particulier lors de l'émergence de la linguistique cognitive. Notre seconde partie est de nature critique et porte sur les approches et les outils d'analyse employés pour décrire la polysémie, notamment la sémantique du prototype, telle qu'elle a été appliquée en particulier à l'analyse sémantique des prépositions. Notre corpus comprend essentiellement les premiers travaux de sémantique lexicale affiliés à la linguistique cognitive américaine.

## **Abstract**

*After a short history of polysemy, we examine the conditions in which the field of lexical semantics gained momentum within American linguistics, in particular at the time when cognitive linguistics began to arise. Our second part is a critical investigation bearing on the perspectives and analytical tools employed to describe polysemy, especially prototype theory, with a particular emphasis on its use in the semantic analysis of prepositions. The major part of our corpus includes the first studies in lexical semantics which can be affiliated to American cognitive linguistics.*

*Je tiens à remercier mes collègues linguistes qui ont bien voulu relire ce texte en détail et m'ont aidé à l'améliorer.*

## Introduction

Cet article étant écrit d'un point de vue historiographique, il nous a semblé utile, en guise de préambule, de donner quelques éléments d'une histoire du traitement de la polysémie, en commençant par la filiation historique dont nous semble hériter la sémantique cognitive, avant de dire quelques mots de la sémantique structurale. Il ne s'agit ici que de poser quelques jalons (pour une contextualisation plus large, cf. Geeraerts 2010).

Le terme de *polysémie* est d'origine assez récente. Selon Courbon (2020), il apparaît pour la première fois chez l'orientaliste français Joseph Halévy (1876, 1883), qui l'emploie pour décrire la plurivocité des signes cunéiformes. Il est consacré par Bréal (1887 : 9-10), par ailleurs inventeur du terme de *sémantique*, dans un passage où il est question de variation contextuelle, de recherche d'expressivité mais surtout de diversité inter-individuelle dans l'interprétation des mots et le renouvellement sémantique. Cette diversité est notamment imputée aux « milieux » (en particulier professionnels) dont sont issus les locuteurs. Il s'agit d'un thème familier dans la linguistique psychologique de l'époque. Les germanophones parlent eux d'aperception (*Apperzeption*), c'est-à-dire de l'attraction qu'exerce la formation intellectuelle personnelle du sujet parlant sur l'interprétation des mots. Le concept prend sa source chez Herbart, et est popularisé en linguistique par Steinthal (p. ex. 1881 : 168, pour un exemple de variation inter-individuelle très similaire à celui de Bréal).

Mais le phénomène que nous appelons « polysémie » a été discuté bien en amont. Toute la philosophie cherche à fixer des significations, et par la confrontation des points de vue, produit de la polysémie (qu'est-ce que le bien, la nature, etc. ?). Les premières analyses de la polysémie d'un terme qui procèdent inductivement et en sériant les acceptions au moyen d'une théorie sémantique se trouvent probablement chez Aristote, notamment dans des textes où il s'agit, dans un esprit anti-platonicien, de montrer la pluralité des significations de notions fondamentales, tout en les rapportant à un sens primaire. Ces notions sont, pour la métaphysique et l'éthique, l'être et le bien, dont les acceptions sont sériées en fonction des catégories (substance, qualité, quantité, relatif etc., conformément à Aristote 2002). Pour la physique, il s'agit de la notion de lieu, et plus précisément le lieu tel qu'il est exprimé par la préposition grecque *ἐν* 'dans' (Fortis 2015a). Afin de décrire la polysémie de *ἐν*, Aristote a recours à son outillage conceptuel propre, qui mêle l'ontologique (comme la dualité matière-forme) et le « logique » (comme la relation entre genre et espèce). Le crible au travers duquel Aristote isole les différentes acceptions de *ἐν* est constitué des relations partie / tout, genre / espèce, matière / forme, des causes motrices et

finales, enfin, de la relation d'une entité à son contenant, qui est considérée comme primaire (*Physique*, 209a15sqq). Dans la *Métaphysique*, pour illustrer le rapport des acceptions d'un mot à un sens primaire Aristote prend l'exemple des adjectifs *médical* et *sain* : « ce terme [l'être, τὸ ὄν] est employé, semble-t-il, au sens que nous avons indiqué, de la même façon que le médical et le sain. Médical et sain se prennent, en effet, en plusieurs acceptions, et chacune des acceptions de ces termes a quelque rapport, soit à la science médicale, soit à la santé, soit à quelque autre chose, mais, en chaque cas, à une notion identique. Médical se dit, en effet, du raisonnement et du scalpel, parce que l'un provient de la science médicale, et que l'autre est utile à cette science. De même encore pour le sain : tel objet est sain, parce qu'il est le signe de la santé, et tel autre, parce qu'il la produit. Il en est ainsi pour tout le reste » (*Métaphysique*, 1060b37-1061a7). Après Aristote, on parlera d'analogie *pros hen*, ou même, chez Porphyre, d'homonymie *aph' enos* (= en provenance d'une même chose, par exemple l'art médical) et *pros hen* (= en vue d'une même chose, la santé; Sorabji 2005 : 234-5). Commentant Aristote sur les adjectifs *médical* et *sain*, et reprenant l'expression d'analogie *pros hen* à leur propos, Brentano envisage une forme moins stricte d'analogie : les langues, dit-il, ne procèdent pas toujours avec la précision aristotélicienne, c'est-à-dire en rapportant les acceptions à un sens primaire ; elles peuvent se contenter de simples correspondances, d'un *air de famille*. Brentano parle dans ce cas de *Familiennamen* (1862 : 96), une manière de parler qui aurait fort bien pu inspirer le concept de ressemblance de famille chez Wittgenstein (2006 [1953]), une des notions clés de la sémantique cognitive.<sup>1</sup>

Il semble qu'au cours de l'histoire on puisse classer les genres textuels où surgit la question de la polysémie en cinq catégories : les textes philosophiques (nous en verrons un autre exemple à propos de la polysémie référentielle), l'outillage servant à la grammatisation des vernaculaires (dictionnaires, grammaires, et pour les prépositions, traités des particules), les grammaires générales ou d'inspiration philosophique, les études diachroniques, et enfin les textes modernes traitant de sémantique linguistique. Il est inutile de s'attarder longuement sur la lexicographie, tant la chose est évidente. Notons seulement que pour Bréal, le dictionnaire est un artefact, et que pour le sujet parlant, la polysémie n'existe pas, sinon quand il s'engage dans une analyse métalinguistique (Bisconti 2016 : 169). Les grammaires de vernaculaires abordent parfois la polysémie de morphèmes ou de lexèmes, notamment au chapitre des « particules » ou des prépositions stricto sensu (Lowth 1762 ; Weber 2012). Le genre du traité des particules (par exemple Walker 1706 [1655] ; Maat 2009) peut croiser le genre

---

1. Austin (1961 [1940]), quant à lui, fait directement allusion à Aristote sur l'adjectif *sain*, dans un texte que Lakoff (après l'avoir caviardé) cite comme anticipant la sémantique cognitive, qui serait supposément en rupture avec la tradition philosophique depuis Aristote jusqu'à Wittgenstein (Lakoff 1987 : 18).

philosophique : Leibniz a écrit une *Analysis Particularum* (1923 [1685-6]) qui ne déparerait pas un ouvrage de sémantique cognitive, sauf que lui est sous-jacent le projet d'une langue universelle, qui suppose d'explorer la question de savoir si cas et prépositions en feront partie ou seront éliminables par paraphrase. Les grammaires générales sont un cas intéressant : elles proposent des analyses qui, elles aussi, sont parfois bien proches des cognitivistes. On rapprochera ainsi l'analyse localiste (c'est-à-dire posant un sens primaire spatial) de la préposition *over* par James Harris (1773 : 268), et les multiples descriptions, tout aussi localistes, de la même préposition en sémantique cognitive anglophone, comme on le verra ci-après. Cette imprégnation philosophique du localisme au cours de l'histoire n'a d'ailleurs rien de dirimant pour la valeur empirique de la thèse elle-même, qui a de bons arguments à faire valoir, comme le montre la vaste étude diachronique de Fagard (2010). Dans le cadre de ces grammaires philosophiques, la langue offre matière à spéculations sur l'origine des connaissances humaines, projet nouveau qui doit sans doute beaucoup à l'empirisme moderne et à ses tendances nominalistes.<sup>2</sup> L'étymologie spéculative est une branche de ces recherches (elle est une « métaphysique expérimentale », disait Turgot 1913 [1756]), mais elle est supplantée par les études diachroniques menées à partir de l'avènement de la grammaire comparée et historique, que ces études portent sur les cas, les adpositions, ou le lexique en général. Ces dernières ne sont pas sans présenter aussi des similitudes avec la sémantique cognitive actuelle, comme le note Geeraerts (2010, p. ex. : 4-5, 203). On note ainsi, pour expliquer le changement sémantique et la polysémie, l'emploi d'une « rhétorique restreinte » à quelques tropes (en général la métaphore, la métonymie et la synecdoque). Cette rhétorique restreinte est typique d'une jonction qui s'est effectuée dans l'histoire entre rhétorique, psychologie associationniste (les tropes en question indiquant des types d'association mentale, principalement par ressemblance ou contiguïté) et sémantique synchronique comme diachronique. On la retrouve chez Beauzée (Soublin 1979) ou chez Darmesteter (1887), qui offre d'ailleurs, dans sa *Vie des Mots*, ce qui semble être le premier exemple d'une représentation diagrammatique, en réseau, des acceptions d'un mot (*cf.* son analyse de l'évolution du mot *timbre* : 82-83).<sup>3</sup>

- 
2. Chez Locke (1975 [1700]), par exemple, une classe d'idées, celles qui sont composées d'éléments hétérogènes et appelées « modes mixtes » (comme 'justice', 'parricide', 'procession') ne préservent leur essence et ne sont stabilisées que par le fait d'avoir une désignation verbale. Ce nominalisme empiriste invite à explorer le rapport qu'entretiennent les idées et leurs connexions avec telle langue particulière (Formigari 1988). A cet égard, notons que Locke consacre un chapitre aux « particules » (copules, conjonctions et prépositions), dont il souligne la polysémie. Locke est cité dans l'influente grammaire de Lowth.
  3. Nunberg (1978) a lu Darmesteter, et Lakoff a lu Nunberg (voir Nunberg, *ibid.*: ii). Il n'est donc pas impossible que le diagramme en réseau des sémanticiens cognitivistes vienne de Darmesteter. Nunberg invite d'ailleurs à une transposition synchronique de la perspective diachronique : « it

Dans la sémantique structurale, la notion de polysémie est solidaire de celle de champ paradigmatique mais aussi de celle de contexte discursif. Godel (1948) définit par exemple les homonymes en fonction de leur appartenance à des systèmes de rapports associatifs non identiques. Par ex. *poli*<sup>1</sup> appartient au groupe *polir, dépolir, polissage...* tandis que *poli*<sup>2</sup> appartient au groupe *impoli, poliment, politesse...* *Louer* au sens de *louange* vs *louer* associé à *location, locataire* etc. sont des homonymes. Mais *louer*<sup>1</sup> 'prendre en location' et *louer*<sup>2</sup> 'donner en location' forment une unité polysémique (Geckeler 1971 : 127). Pour Coşeriu (1992, chap. 7), qui applique ici son principe de commutation, si une variation sémantique n'a pas d'effet sur le signifiant, nous sommes en présence d'une signification n'existant que sur le plan du discours (*Redebeitung*), non du signifié d'une « unité fonctionnelle » appartenant à la langue. En suivant jusqu'au bout l'idée saussurienne qu'une variation du signifié produit pour un même signifiant un signe différent (songeons à l'exemple de *Messieurs, Messieurs!* dans le *Cours de linguistique générale*), Rastier dissout la notion de polysémie : l'objet premier de la sémantique est le texte, et dans un texte, tout signe est un hapax (Rastier et Valette 2009). L'homonymie est donc la règle absolue, une conséquence que récuse un linguiste cognitiviste comme Taylor : au sein des extensions sémantiques, des phénomènes constants et réguliers sont discernables, que laisserait échapper cette conception du signe comme hapax, et ces extensions sont même transposables de langue à langue (Taylor 1995 : 105, 115sq). A l'inverse, la thèse de la singularité du signe dans son entour textuel fait de ces régularités des typifications a posteriori et sélectives des processus sémantiques (Rastier et Valette 2009).

Après cet aperçu, nous allons maintenant nous tourner vers la sémantique cognitive, en commençant par donner brièvement quelques éléments de contextualisation historique. Nous aborderons ensuite le traitement de la polysémie référentielle, qui s'est située à la charnière entre la grammaire générative et la théorie des espaces mentaux, qu'on affine généralement à la linguistique cognitive. Nous en viendrons ensuite au renouveau de la sémantique lexicale suscité par la théorie du prototype. Le domaine qui nous servira de fil conducteur principal sera l'analyse des prépositions, préoccupation majeure de la sémantique cognitive.

---

was clear to the earliest [sic] investigators of semantic change — Darmesteter, Bréal, Meillet, Greenough and Kittredge, and Erdman [sic, Karl Otto Erdmann] — that the meaning-relations that held between new and old uses of words were very like the meaning-relations that hold synchronically among the senses [ pour *Pickwickian sense* = 'a particular use of a word'] of polysemous words... » (Nunberg 1978 : 7).

## 1. Le contexte historique d'un renouveau de la sémantique aux Etats-Unis

Les principaux acteurs qui ont formé le courant de la linguistique cognitive américaine ont d'abord été générativistes, et ont participé, soit comme protagonistes, soit comme compagnons de route, au mouvement dit de la sémantique générative (Fortis 2015b).

Sur le long terme, comme l'observent Hymes et Fought (1981), le structuralisme américain témoigne d'un déploiement qui voit les acteurs investir progressivement la phonologie, la morphologie et, surtout avec le générativisme (mais pas seulement), la syntaxe. A partir des années 1950, ce déploiement commence à s'étendre à la sémantique, par plusieurs biais. Certains structuralistes ajoutent aux niveaux traditionnels (phonèmes, morphophonèmes, morphèmes, lexèmes, constructions) un niveau sémantique : tel est le cas de Chafe (1962, 1970), qui propose une sorte de modèle génératif où les formes de surface sont produites à partir de représentations sémantiques non-linéarisées. Tel est aussi le cas de Lamb (1966), qui introduit un modèle où les relations entre niveaux d'analyse s'étendent des phonèmes aux « sémèmes ». Chafe, qui avait une conception universaliste de la strate sémantique, a probablement influencé Talmy et Langacker (Fortis 2015b). Lamb seul a fait école.<sup>4</sup> Dans leurs analyses « sémémiques » des prépositions anglaises, White (1964) et Bennett (1975) se placent sous son égide. Ils diffèrent toutefois sur le chapitre de la polysémie : Bennett est en faveur d'une signification générale (*Gesamtbedeutung*, selon le terme de Jakobson 1971 [1936]), et son analyse est tendanciellement localiste (Fortis 2020), alors que White ne répudie nullement la polysémie. Sa méthode d'identification des acceptions repose sur la substituabilité par une autre unité (ainsi, le remplacement de *about* par *around* identifie une acception de *about*) ou d'équivalence sémantique systématique entre constructions (comme le passif en *by* et l'actif, qui isole le sens agentif de *by*). D'autres incursions dans la sémantique, notamment les travaux de Nida et Fillmore, seraient à citer, mais la place nous manque ici.<sup>5</sup>

---

4. Toutefois, ce modèle ne pourra rivaliser avec la grammaire générative. Le premier manuel accessible, quelque peu tardif, date de 1972 (Lockwood 1972). Ce relatif effacement de modèles à strate sémantique a peut-être eu un rôle historique indirect : celui de susciter une réaction antagoniste à la grammaire générative chez ceux qui voulaient promouvoir la sémantique plus qu'elle ne le faisait.

5. Nida (1964) donne de la polysémie une vision procédurale, comme une suite de choix binaires, par exemple pour *chair* : objet ou rôle (cf. *chair of a meeting*)? S'il s'agit de l'objet, alors à usage humain ou non-humain? Si l'objet est à usage humain, bénéfactif ('chaise') ou non ('chaise électrique')? Si l'objet est à usage non-humain, alors il s'agit du bloc de métal fixant un rail. Et ainsi de suite pour la branche 'rôle'. La tentative de Nida reste relativement isolée.

Si les théories de Chafe et Lamb poussaient la linguistique américaine en territoire sémantique, aux yeux de certains acteurs de l'époque, le générativisme faisait de même. Les témoignages de linguistes comme McCawley et Langacker en font foi : la grammaire générative était à leurs yeux l'occasion de réinstaurer la psychologie mentaliste et, en liaison avec ce mentalisme, la sémantique (Fortis 2015b). Dans le contexte d'une montée de la psychologie cognitive, aux dépens des derniers modèles behavioristes, l'analogie dite « fonctionnaliste » des états mentaux avec des états d'une machine de Turing (Putnam 1960), et donc le modèle computationnel, permettait de lever les dernières préventions sur le statut ontologique des représentations mentales (Katz 1964). Un pas était donc fait dans la relégitimation de l'identité entre signification et représentation mentale, identité qui traverse toute la pensée occidentale, à l'exception des théories extensionnalistes et du structuralisme saussurien (Rastier 1990). Dans cette ambiance de retour de la sémantique, l'étude archétype du traitement de la polysémie, dans un cadre génératif, est celle de Katz et Fodor (1963) sur *bachelor* et *ball*. Dans sa remarquable critique de cette analyse, Bolinger (1965) montre que la tentative de réduire à un petit nombre les traits servant à désambiguïser les lexèmes en contexte est une tâche vaine.

Il n'entre pas dans notre propos de narrer l'épisode de la sémantique générative et les dissensions qu'elle a suscitées dans le camp générativiste (voir Newmeyer 1986, mais avec un biais pro-générativisme « classique » ; Harris 1993 ; Huck & Goldsmith 1995 ; Fortis 2015b). La sémantique générative a finalement été défaits, au profit de la grammaire générative dite « interprétative », c'est-à-dire chomskyenne, avec l'appui de Jackendoff (1969, 1972). Mais elle n'a pas purement et simplement disparu : certains éléments ont été absorbés par la grammaire générative, et elle s'est en quelque sorte muée en linguistique cognitive, soit presque insensiblement comme chez Talmy, soit au terme d'une longue dérive, comme chez Langacker. Chez Lakoff, la continuité est plus difficile à percevoir, mais lui-même l'affirme.<sup>6</sup> Pour notre propos, l'important est que des linguistes tenants d'un nouveau mentalisme et ayant abordé dans le cadre génératif des questions sémantiques, se trouvent désaffiliés de leur école initiale et disponibles pour l'exploration d'un des angles morts de la grammaire générative, la sémantique lexicale.

---

6. Lakoff (1987 : 582) : « I view cognitive grammar as an updated version of generative semantics ». Paradoxalement, puisque l'évolution de Langacker est davantage en continuité avec la sémantique générative, celui-ci (1987 : 4) déclare : « Cognitive grammar is not in any significant way an outgrowth of generative semantics, although it does share with that conception a concern for dealing explicitly with meaning. »

## 2. La sémantique lexicale entre grammaire générative et linguistique cognitive : la polysémie référentielle

Parler d'angle mort est peut-être un peu excessif. La notion de polysémie n'était pas complètement absente du programme génératif, mais elle était abordée surtout de manière formaliste et pour des questions ayant trait à l'identité référentielle. Ce courant de recherche allait déboucher sur une théorie qu'on affilie couramment à la linguistique cognitive, la théorie des espaces mentaux et de l'intégration conceptuelle, élaborée par Fauconnier et Turner.

En syntaxe générative, certaines transformations requéraient que le groupe nominal effacé ou pronominalisé eût la même référence qu'un antécédent. Mais qu'est-ce qu'être co-référentiel? Dans les exemples suivants, la co-référence n'est pas stricte, et pourtant les transformations sont possibles (Borkin 1972) :

*Effacement du GN équivalent* (transformation dite « Equi-NP deletion ») :

- (1) *Norman Mailer doesn't mind* <Norman Mailer> *being read under the influence of drugs.*  
(sont traités comme identiques Mailer l'homme et ses écrits ; <...> est un constituant effacé)

### Pronominalisation

- (2) *Because Boston is so dirty, it will soon enact a new anti-litter law.* (Boston comme espace urbain / la mairie de Boston comme institution)

Il s'agit en somme de justifier qu'un GN soit effacé ou « pronominalisé » alors même qu'il n'a pas exactement la même référence que son antécédent.

Pour rétablir la condition de stricte identité référentielle déclenchant les transformations « Equi-NP » et « pronominalisation », Borkin propose une transformation dite de « décapitation » (*beheading*) qui, à partir de *the writings of Norman Mailer* générerait *Norman Mailer* et rendrait le constituant disponible pour l'effacement. La stratégie revient à simuler formellement ce qu'on aurait tendance à décrire comme métonymie. Cette solution syntaxique à un problème sémantique est typique de ce moment de transition.

La question de la polysémie référentielle est l'objet du livre de Nunberg (1978), qui la traite au moyen de ce qu'il appelle des *referring functions*. La tâche de l'allocutaire est d'identifier la fonction qui permet de trouver le référent visé par le locuteur. Dans (1), Nunberg dirait que la fonction 'textes de x' projette la seconde occurrence (ensuite effacée) de *Norman Mailer* sur 'les textes de Norman Mailer'. La liste des fonctions de référenciation ressemble fort à l'énumération des différentes formes de métonymie et de synecdoque dans un traité de rhétorique : 'type of x', 'cause of x', 'possessor of x', etc. Mais l'originalité de Nunberg consiste en l'exploration des conditions pragmatiques permettant l'identification d'un référent, y compris dans des cas où cette identification est si indirecte qu'elle ne pourrait guère figurer dans un traité de rhétorique énumérant les tropes

les plus conventionnels. Par exemple, soit la fonction qui va des voitures vers leur année de sortie sur le marché. Supposons en outre qu'il soit de notoriété publique que la Chrysler avec ailerons de Batmobile date de 1957 (une année de légende, apparemment). Dire en montrant du doigt la Chrysler *We were in Toledo then* implique que *then* réfère à 1957. Cette fonction qui va des voitures à leur année de commercialisation n'est certainement pas très productive. On ne peut guère l'utiliser avec une coccinelle Volkswagen, les coccinelles n'étant pas nettement discriminables en fonction de leur année de commercialisation, à la différence de la mythique Chrysler.<sup>7</sup> Toutefois, cette singulière fonction illustre un procédé général, qui va au-delà d'elle. Nunberg formule ce procédé sous la forme d'une condition permettant l'identification correcte d'un référent (*Inverse Image Condition*) : une fonction peut être choisie comme fonction de référencement si le référent qu'elle permet d'identifier a pour antécédent quelque chose (ici la Chrysler) qui est discriminable des antécédents qui n'ont pas pour image ce référent (Nunberg 1978 : 33). Cette vision pragmatique de l'identification référentielle conduit Nunberg à douter qu'il soit possible de déterminer un sens central hors de tout contexte. Certes, il est plausible de considérer que *Platon* réfère centralement au philosophe, et de manière dérivée aux œuvres de Platon, mais qu'en est-il de *livre*? Est-ce 'artefact contenant des écrits ou planches' ou 'contenu de cet artefact'? Dans ce cas, Nunberg plaide pour l'indétermination en langue et le renvoi au contexte de discours : « we do not have to know what a word names to be able to say what it is being used to refer to » (Nunberg 1979 : 177).<sup>8</sup>

La polysémie référentielle est un sujet dont se sont emparés aussi les philosophes, par exemple Quine (1956), qui traite de la question sous l'angle des contextes d'attitudes propositionnelles. La distinction, inspirée de Quine, entre contexte opaque et transparent, est reprise par des linguistes, dont Jackendoff (1975), qui a l'originalité de traiter ensemble les contenus d'attitude propositionnelle et les représentations physiques de référents. Les groupes nominaux dénotant la représentation physique ou mentale d'un référent (ou *Image*) sont potentiellement polysémiques, puisqu'ils peuvent renvoyer à eux-mêmes ou à

---

7. Notons que cette discriminabilité est décrite au moyen d'une notion issue de la théorie du prototype de Rosch. La discriminabilité est fonction de la validité de l'indice (*cue validity*), un index qui pour Rosch sert à mesurer le degré auquel un trait est associé à une catégorie plutôt qu'à une autre. Cet index permet aussi d'évaluer la distinctivité de l'ensemble des traits d'un membre de la catégorie par rapport aux membres d'autres catégories, et donc (idéalement), le prototype.

8. Comme le note un relecteur, la recherche plus récente a débattu de la nature de cette équivocité de *livre*. On sait que Cruse en a fait un cas intermédiaire entre la polysémie et, pour simplifier, la variation contextuelle du type 'friend' = '(male) friend' ou '(female) friend'. Pour Cruse, les deux aspects de 'livre' mentionnés ici sont des « facets », non des significations (Croft & Cruse 2004, chap. 5 ; pour une discussion, voir Kleiber 1999).

leur référent. Dans *Jean a peint une fille aux yeux bleus*, le groupe nominal *une fille aux yeux bleus* peut désigner l'Image (lecture opaque), autrement dit le portrait dont les yeux sont peints en bleu, ou l'original (lecture transparente). Dans la lecture transparente, la phrase *Dans le tableau de Jean, la fille aux yeux bleus a les yeux verts* peut être interprétée comme non-contradictoire.

Nunberg et Jackendoff sont parmi les sources qui ont le plus inspiré la théorie des espaces mentaux de Fauconnier (1984, 1994<sup>9</sup> ; Fortis & Col 2018). La fonction de référencement devient un *connecteur* joignant des espaces référentiels représentés sous forme de diagrammes de Venn. Dans l'exemple cité à l'instant, un type de connecteur a pour fonction de mettre en relation le modèle (*la fille aux yeux bleus*) à son image (*la fille aux yeux verts*) dans un espace de la représentation. Tout déplacement par rapport à un espace d'ancrage, par excellence le monde réel, introduit un espace dédié, par exemple un espace H (pour « hypothèse ») dans *Si j'étais millionnaire, ma 2CV serait une Rolls*. La distinction entre interprétation opaque et interprétation transparente, modélisée au moyen des espaces, peut être croisée avec la distinction entre rôle et valeur afin de préciser les significations possibles d'expressions référentielles. Soit par exemple l'énoncé *Georges croit que le chef de l'état change tous les quatre ans*. Supposons que Georges est un royaliste anti-républicain qui refuse au président le statut de chef d'état. L'expression *le chef d'état* est ancrée en dehors du monde de la croyance de Georges, disons ici, dans le monde réel. Elle est de plus employée pour désigner un rôle, non une valeur prise par ce rôle, par exemple 'François Mitterrand'. Il s'agit bien sûr d'un cas de polysémie référentielle: *Le chef de l'état* a donc potentiellement quatre images référentielles dans un contexte d'attitude propositionnelle qui peut être soit opaque, soit (comme ici) transparent.

La théorie des espaces mentaux va progressivement être élargie au traitement du raisonnement analogique, des contrefactuels, des métaphores et des proverbes, par le biais de l'idée que construire un analogon et interpréter un contrefactuel ou une métaphore sont des processus qui requièrent d'extraire des similitudes entre deux domaines (Fauconnier 1997). La théorie devient celle dite de *l'intégration conceptuelle*. Nous quittons ici la question de la polysémie en faveur d'un modèle de l'interprétation d'énoncés, modèle qui au fil du temps va étendre ses applications, par exemple à la fusion constructionnelle à la Goldberg ou à la créativité intellectuelle (déjà abordée quand il s'est agi de décrire le fonctionnement de l'analogie) et devenir une théorie générale de la cognition humaine (Fauconnier et Turner 2002).

---

9. L'édition française et l'édition anglaise diffèrent quelque peu. C'est pourquoi je les cite toutes deux.

### 3. La théorie du prototype

L'emprunt par la linguistique américaine de la théorie du prototype ne lui a pas seulement mis en main un modèle permettant de traiter la polysémie. Elle a été un facteur majeur du développement de la sémantique lexicale dans le contexte particulier des Etats-Unis, où cette sémantique était coupée de la tradition européenne jusqu'à un certain point, davantage chez les générativistes et futurs linguistes cognitivistes que chez les praticiens d'une génération précédente (*cf.* par exemple la réappropriation par Fillmore 1985 de la notion de champ lexical). Sans exposer en détail la constitution de cette théorie, nous nous contenterons des aspects qui nous paraissent les plus révélateurs pour une comparaison entre le modèle original et sa version « importée ».

La théorie du prototype construite par Rosch est un montage théorique associant des idées de diverses origines (Fortis 2018). L'une d'elles est la psychologie herbartienne (déjà mentionnée), et la notion de masse aperceptive, ensemble de représentations s'assimilant une représentation nouvelle. La notion est plus communément connue sous le nom de *schéma* (*cf.* par exemple Bartlett 1932). Opérationnalisé en psychologie expérimentale sous la forme d'item générateur d'une série de stimuli déviant plus ou moins de ce patron, le schéma est rebaptisé *prototype* (Attneave 1957; Posner *et al.* 1967, 1968). Le fait qu'une déviation par rapport à une bonne forme soit saillante confère à cette dernière le statut d'item générateur. C'est peut-être la raison pour laquelle Rosch s'est emparée du mot, au moment où elle passait de l'étude des couleurs focales aux formes visuelles.

Mais l'impulsion majeure vient des travaux menés à l'initiative de Lenneberg depuis les années 1950 (Lucy 1992 ; Brown & Lenneberg 1954 ; Lenneberg & Roberts 1956). Le projet de Lenneberg, initialement conçu dans un esprit relativiste, était la mise à l'épreuve de ce qu'il est habituel de nommer aujourd'hui (depuis Hoijer 1954) l'hypothèse de Sapir-Whorf. Même si Lenneberg discutait en effet les thèses de Whorf, le domaine choisi par lui, les couleurs, devait peu (sinon rien) à Sapir ni à Whorf, mais bien davantage à Cassirer et à Weisberger, qui avaient défendu des idées relativistes sur la catégorisation du spectre (Lenneberg, né à Düsseldorf, lisait l'allemand). Le protocole général était simple : il s'agissait d'observer si les catégories de couleur d'une langue donnée avaient un effet sur des tâches non-verbales. Certaines tâches demandaient aux sujets d'indiquer les frontières d'une couleur sur l'échantillonnage de Munsell. La constance des exemples choisis comme bons représentants et la gradience des résultats avait conduit Lenneberg à parler de typicalité (dé)croissante, et à s'éloigner de la perspective relativiste. Son protocole et cette nouvelle façon d'envisager la catégorisation allaient servir de marchepied aux thèses franchement universalistes de Berlin & Kay (1969) : il existe des couleurs focales universelles, et les terminologies « de base » de toute langue peuvent être disposées sur une échelle allant de la distinction la plus simple (noir et blanc) à un système de 11 termes.

Les premiers travaux de Rosch, prenant eux aussi pour objet les couleurs, vont en fin de compte reproduire l'itinéraire suivi par Lenneberg, Berlin et Kay. Comme nous y avons fait allusion, c'est en étendant sa recherche à la catégorisation des formes visuelles qu'elle va subsumer couleurs focales et bonnes formes sous le nom de « prototype ».

Ces recherches posent d'intéressants problèmes relevant de l'anthropologie (« notre » concept de couleur est-il universel?, cf. Saunders 1992), et plus important pour notre propos, du choix d'un nom de couleur en fonction du contexte. Dubois et Cance (2009) soulignent que les façons de désigner les couleurs varient en fonction de plusieurs facteurs : la matérialité (surface, lumière, milieu), le dispositif de présentation (image bidimensionnelle ou objet « réel » par ex.), le contexte discursif (*rouge Pompéi* si on parle de peintures), et, pour les couleurs de surface, selon qu'elles sont vues comme pigment, comme entité colorée (*sable*), comme coloration (*blond*), ou sont pourvues de valeurs symboliques (*rouge Marilyn* pour un rouge à lèvres ; cf. Dubois & Cance 2009). Lenneberg était conscient de ce problème, apparenté à celui de la polysémie référentielle,<sup>10</sup> mais pensait avoir contourné la question du biais contextuel en fournissant aux sujets un dispositif contenant les couleurs focales, et en leur présentant un échantillonnage espaçant les couleurs de *l'ensemble du spectre* (et non un choix limité) de manière régulière sur leurs trois dimensions (teinte, brillance et saturation). Il est clair que la théorie du prototype de Rosch hérita de cet « acontextualisme ».

Rétrospectivement, il peut sembler surprenant que Rosch ait intégré à sa recherche l'étude des « catégories sémantiques », c'est-à-dire de noms d'entités et d'activités (*fruit, science, sport, bird, vehicle, crime, disease, vegetable*), tant la distance semble être grande entre une couleur et une forme, d'une part, et des substantifs anglais, d'autre part. Ici, Rosch paraît faire preuve de la même simplification qui sous-tendait la recherche de Lenneberg et de ses collaborateurs. Une catégorie est un groupement (*grouping*) d'items, de même que le rouge est un groupement de rouges ; certains de ces items ont un degré supérieur de saillance, ou comme le dit Rosch en empruntant à la Gestaltheorie, servent de points de référence (Rosch 1975a). Enfin, à l'époque, les recherches psychologiques sur la mémoire sémantique étaient dans l'air : elles montraient par exemple que les sujets tendaient à organiser les items en catégories sémantiques lors du rappel. Des listes de membres de 56 catégories, donnant les fréquences des réponses des sujets, avaient été compilées par Battig and Montague (1969) juste avant Rosch, et se trouvaient pour ainsi dire à sa disposition.

---

10. « In a context where only three colors have to be distinguished, we might call something *red* which in another context would be called *dusty rose* or *pale purplish red* » (Lenneberg and Roberts 1956 : 48).

Les instructions détaillées fournies par Rosch aux sujets afin d'éliciter des membres de catégories constituaient une sorte d'endoctrinement à sa vision du prototype (Rosch 1973 : 131-2). Elles demandaient expressément, par exemple, de traiter la catégorie 'chien' dans les mêmes termes qu'une couleur : de même qu'il est loisible de dire qu'un rouge est plus vraiment rouge qu'un autre, les sujets étaient invités à penser à un « very doggy dog » (un berger allemand plutôt qu'un pékinois, par exemple). Rangés par ordre de typicalité, les résultats étaient censés identifier le prototype et être corroborés par d'autres protocoles, mesurant par exemple la vitesse de vérification de *une pomme est un fruit*. Mais qu'est-ce que le prototype ? Est-ce une tendance centrale ? A plusieurs reprises, Rosch prend soin de dire que le prototype n'est pas un membre de la catégorie. Une telle réification serait, dit-elle, « une fiction grammaticale » (Rosch 1978 : 40). Au même endroit, elle invite à ne pas faire de la théorie du prototype une source d'hypothèses sur les représentations mentales correspondant aux catégories : s'agit-il d'images, d'attributs sous format propositionnel ? Mais ailleurs, elle explique que pour des instances aux formes bien corrélées (par exemple l'ensemble des *chaises*), une forme moyenne est une représentation d'une classe d'objets qui fait sens [*meaningful*] et pourrait être codée cognitivement comme prototype (Rosch 1975b : 201). Elle confessera plus tard : « I must admit that I was ambivalent from the start about whether I thought of « prototypes » simply as a placemaker indicating the center of a « Wittgensteinian » category or whether I thought of it as an actual something, for example, a mental code to which the category name may refer » (Rosch 1987 : 155). Bref, il existe quelque incertitude sur ce qu'est la représentation mentale du prototype. On notera qu'en sémantique cognitive, le prototype correspond le plus souvent à une acception attestée.

Les membres des catégories sémantiques sont caractérisés en termes d'attributs critères et non-critères (par exemple 'a des plumes', 'a un bec', 'vole' etc. pour la catégorie 'oiseau'). Dans la théorie probabiliste de la catégorisation adoptée par Rosch, un attribut servant à décider de l'appartenance à une catégorie n'est pas nécessairement définitionnel. Ce qui importe est le degré de pertinence de l'attribut, non son caractère nécessaire.<sup>11</sup> L'index de validité de l'indice (votre note 7) entend précisément mesurer cette pertinence. Comme son calcul inclut le degré d'association d'un attribut avec des catégories contrastives (c'est-à-dire sur le même plan taxinomique et dans le même domaine que la

---

11. Comme le note Kleiber, la prise en compte des attributs indépendamment de leur combinaison dans une instance souligne l'incertitude pesant sur la définition du prototype : « Du prototype conçu comme la meilleure instance d'une catégorie, en passant par la représentation mentale de cette instance [...], nous sommes parvenu à une conception abstraite du prototype comme étant une combinaison d'attributs ou de propriétés typiques d'une catégorie, qui n'a pas besoin d'être vérifiée par un exemplaire pour être pertinente » (1990 : 64).

catégorie étudiée), cet index implique d'identifier le champ sémantique au sein duquel se différencient un ensemble de catégories.<sup>12</sup> L'expérience s'est révélée impossible pour les catégories sémantiques : les réponses des sujets étaient « déraisonnables » ou « trop créatives » (Rosch & Mervis 1975 : 584) et il fallut avoir recours à des catégories artificielles conçues tout exprès. Faute d'un corpus donnant des contextes d'emploi, comment, en effet, déterminer des catégories contrastives dans un champ donné ? Pour WordNet, le domaine de *caviar* est celui des aliments provenant de la mer (il s'agirait donc d'esturgeons aimant l'eau salée), mais les contextes d'emploi montrent que le domaine pertinent est celui de la gastronomie et au sein de celui-ci des 'mets festifs', domaine où il voisine avec *Champagne, foie gras* etc., et qui s'oppose aux mets pauvres (*McDo* ou *casse-croûte*). Les contextes peuvent neutraliser l'un ou l'autre des traits de ce domaine (comme le trait /gastronomie/ : la *gauche caviar* s'opposera ainsi à la gauche popu ; cf. Rastier et Valette 2009). La sémantique cognitive ne fera qu'effleurer la question de la validité de l'indice, c'est-à-dire de la pondération des traits sémantiques en fonction du degré auquel ils sont distinctifs d'une catégorie. Cette question est pourtant centrale, dans la mesure où le prototype est censé maximiser cette validité, par excellence à un niveau taxinomique dit « niveau de base ».<sup>13</sup>

Geeraerts (1989, 2010) observe que les catégories à degré de typicalité sont hétérogènes : le moins qu'on puisse exiger est qu'une catégorie donne lieu à des jugements de typicalité portant sur ses membres. Le fait que de tels jugements soient possibles pour des catégories justiciables de définitions rigoureuses (comme les nombres impairs, Armstrong *et al.* 1983) montre que la typicalité n'est pas réservée aux catégories floues ou gradients. D'autres catégories, quant à elles, possèdent des attributs critères et non-critères mais néanmoins indissociables d'instances centrales, comme 'vole' pour la catégorie 'oiseau'. Enfin, si l'on suit l'analyse de Wittgenstein (2006 [1953], 27-28) pour une catégorie comme celle des jeux, aucun trait n'est nécessaire, il n'y a pas de prototype, certains exemples sont marginaux et seule une ressemblance de famille unit les différentes instances.

---

12. Cette dimension contrastive « présente des similitudes frappantes avec la sémantique structurale européenne » (Kleiber 1990 : 90). Le problème est qu'elle n'est guère mise en valeur en linguistique cognitive.

13. Dans le cas où le prototype serait une forme moyenne obtenue à partir d'instances relativement homogènes, il n'aurait plus besoin d'être le membre le plus distinctif. C'est du moins la conclusion charitable qu'on peut tirer de ce qui pourrait s'apparenter à une contradiction. Quant au *niveau de base* (p. ex. 'chaise') qui serait le plan taxinomique réalisant cette homogénéité, il est le niveau le plus général où les référents des noms d'objets maximisent la validité d'indice : leurs attributs sont distinctifs et corrélés ; les niveaux superordonnés (p. ex. 'meuble') sont moins cohésifs (leurs membres partagent moins d'attributs), et les catégories de niveaux subordonnées (p. ex. 'chaise longue') n'ajoutent que peu de caractères propres (Rosch 1975, 1976).

Il s'ensuit qu'une catégorie prototypiquement prototypique réunira les conditions suivantes (Geeraerts 1989, 2010 : 1) certains membres sont jugés plus typiques ; 2) la catégorie a une structure de ressemblance de famille ; 3) ses frontières sont floues ; 4) elle ne peut être définie par des conditions nécessaires et suffisantes.

Un dernier aspect de la conception roschienne des catégories mérite d'être mentionné, non parce qu'il a une implication directe en sémantique cognitive, mais parce qu'il met en porte-à-faux la philosophie anti-objectiviste que Lakoff place à son fondement. Une des définitions les plus simples de l'objectivisme est la suivante : « All psychological factors — perception, mental images, human purposes etc. — are ruled out. The world is assumed to be made up of objects with inherent properties and fixed relationships among them at any instant » (Lakoff 1982 : 11).<sup>14</sup> Seraient objectivistes les sémantiques vériconditionnelles et la conception de la vérité comme correspondance, associées en outre par Lakoff au formalisme logique, qu'il rejette au même titre que les grammaires formelles. La critique de l'objectivisme occupe une part significative de la réflexion conjointe de Lakoff et de son co-auteur Johnson, puisqu'elle se poursuit dans divers articles et trois ouvrages publiés sur vingt ans (Lakoff & Johnson 1980, Lakoff 1987, Lakoff & Johnson 1999). Sous ses différentes formulations, l'objectivisme ne semble pas définir avec justesse les positions des auteurs auxquels Lakoff et Johnson l'imputent, comme le montre Haser (2005, chapitre 4), et le seul vraiment concerné pourrait être Lakoff lui-même, du temps où il était générativiste (Lakoff 1982 : 83). On peut en revanche se demander si les catégories roschiennes, notamment au niveau de base, ne pourraient pas être décrites comme un objectivisme « interne » ou « expérientiel », dès lors qu'elles sont le fruit de corrélations objectives de l'environnement dont le sujet fait l'expérience. Quand Rosch discute de la formation des catégories, elle renvoie à un principe pragmatiste (Fortis 2018) : les catégories sont utiles, car elles correspondent à des faisceaux d'attributs interprédictibles ; ou dit autrement, en empruntant le vocabulaire de la théorie de l'information, elles correspondent à des structures corrélationnelles du monde manifestant un degré de redondance, et cette redondance est maximale pour le prototype. Le niveau de base peut alors être redéfini comme le niveau le plus général auquel les catégories reflètent les structures corrélationnelles du monde réel (Rosch 1976 : 243), une déclaration typiquement objectiviste, étant entendu que ni Rosch, ni les objectivistes démasqués par Lakoff et Johnson ne songent à faire de ces corrélations des propriétés indépendantes de l'esprit, contrairement à la définition citée plus haut. Lakoff lui-même reconnaît, mais modérément, cet aspect objectiviste de la théorie du

---

14. Les définitions par conditions nécessaires et suffisantes sont aussi visées. Mais comme le remarque Kleiber, il n'y a pas de lien entre le fait d'admettre de telles définitions et d'en faire des traits objectifs (Kleiber 1990 : 40).

prototype : « at the basic level of physical experience, many of the principles of objectivism appear to work well » (Lakoff 1987 : 270). Le problème est que cette réserve s'applique *mutatis mutandis* à la notion même de prototype, dès lors que son principe de formation est le même que celui du niveau de base (Rosch & Mervis 1975). On peut donc douter que la théorie du prototype soit non-objectiviste en ce sens. Du reste, cette question n'a pas préoccupé les linguistes, qui ne se sont pas vraiment souciés de définir les prototypes en fonction du degré de redondance de traits « objectifs ». <sup>15</sup> On notera cependant un objectivisme tendanciel dans certaines analyses. Ainsi, quand Tyler et Evans (2003 : 81-82) considèrent que *the cat jumped over the wall* et *John lives over the hill* illustrent deux sens de *over*, au prétexte que la première phrase désigne un mouvement réel, et non la seconde, ils font dépendre cette polysémie de la réalité objective. Enfin, notons que cette motivation objectiviste, liée à la distinctivité des catégories et à leur structure redondante, paraît difficilement compatible avec la thèse qu'une instance peut être intégrée à une catégorie aussi longtemps que l'association la plus ténue la relie au prototype : « *there is no specific degree of departure from the prototype beyond which a person is absolutely incapable of perceiving a similarity* » (Langacker 1987 : 17).

#### 4. L'importation de la théorie du prototype en linguistique

Cette importation s'effectue pour la première fois dans l'article de Lakoff (1973a) sur les *hedges*,<sup>16</sup> au moment où il travaille, de concert avec Ross, à un modèle grammatical dit « flou » (*fuzzy grammar*; Lakoff 1973b). Ross (1973) défendait ainsi l'idée que les catégories syntaxiques étaient floues, et que la « nominalité », par exemple, était affaire de degrés. À l'époque où les degrés de typicalité étaient censés correspondre à des degrés d'appartenance à une catégorie, Lakoff considérait que les enclosures servaient à indiquer le degré d'appartenance. Les enclosures *technically* ou *strictly speaking* sélectionnaient les instances à haut degré d'appartenance (*strictly speaking, a whale is a mammal*), tandis que l'enclosure *regular* était applicable à des instances ayant un degré d'appartenance nulle à une catégorie (*Harry is a regular fish*). L'enclosure *par excellence* indiquait la plus grande proximité possible au prototype (*??A chicken is a bird par excellence*) alors que *in essence* servait à marquer à la fois la distance à l'égard du prototype et l'appartenance catégorielle (*In essence, a chicken is a bird*). Les enclosures sélectionnant divers types d'attributs (par exemple définitionnels pour

15. Taylor affirme cependant que les catégories linguistiques ne sont pas arbitraires mais sont motivées à divers degrés par plusieurs facteurs, dont font partie « actually existing discontinuities in the world » (1995 : viii-ix).

16. En français, *enclosures*, selon une traduction due à Kleiber et Riegel (1978).

*technically*), il était possible d'indiquer pour chaque instance de la catégorie la nature des attributs possédés. Modélisée par Lakoff sous forme de vecteur, cette séquence d'attributs aurait pu être envisagée comme formant une acception de la catégorie. Cependant, à ce stade, la notion de polysémie est absente.

La jonction entre polysémie et prototype ne se réalise, comme nous l'avons dit, que lorsque la linguistique cognitive commence à se constituer. Etant donné que la théorie du prototype portait sur des catégories « sémantiques » incarnées par des substantifs, et ordonnées en taxinomies, il peut sembler surprenant que les premiers travaux linguistiques qui l'ont empruntée pour traiter la polysémie aient eu pour objet des prépositions et un verbe (Brugman 1988 [1981] pour *over* ; Lindner 1981, pour *out* et *up* ; Coleman & Kay pour le verbe *lie* 'mentir').

S'agissant des prépositions, on peut spéculer que plusieurs facteurs ont conspiré : l'importance des idées localistes dans l'histoire de l'analyse des cas et des prépositions font de ces dernières un objet d'investigation privilégiée, à une époque où des idées empiristes, comme la notion de métaphore conceptuelle et la défense d'une prégnance de la spatialité, refont surface. C'est aussi une époque où les nouvelles sciences cognitives promeuvent la recherche sur les interfaces entre langage et perception (Miller & Johnson-Laird 1976), et où la relégitimation des images mentales donne du crédit à la portée cognitive des représentations figuratives en linguistique (Fortis 2020). Chez Langacker, l'emploi de représentations imagées coïncide avec une prise de position sur la relativité linguistique (Langacker 1976). Les « images » d'une langue sont ses manières de figurer les concepts, mais ne se confondent pas avec eux. Pour exprimer la possession, par exemple, *have*, *get* ou *être à quelqu'un* ne convoquent pas les mêmes images : celle sous-jacente à *have* est celle d'une simple relation bilatérale, celle de *get* exprime une influence active du possesseur sur le possédé, tandis que *être à* évoque une situation statique où le possesseur est point de référence. En somme, l'image correspond à ce que le philosophe Anton Marty appelait la forme interne (ou *innere Sprachform*) : un ensemble de procédés linguistiques figuratifs qui n'affectent pas la pensée conceptuelle (Funke 1924). C'est donc dans un tel contexte discursif que Langacker commence à employer des représentations diagrammatiques simples. On connaît l'importance que prendra ensuite, probablement sous l'inspiration de Talmy, la distinction entre la figure et le fond dans sa Grammaire Cognitive, tant en morphosyntaxe qu'en sémantique. On remarquera par ailleurs que la manière qu'a Talmy (1972) d'introduire les notions de figure et fond, dans une étude comparative de l'anglais et l'atsugewi, n'est pas sans rappeler Whorf (1956 [1940]) : la psychologie de la perception et notamment l'organisation figure-fond échappent à la relativité linguistique, elles sont des universaux cognitifs qui fournissent un *tertium comparationis* à des langues très différentes. Ce *tertium comparationis* s'applique par excellence aux énoncés décrivant des situations spatiales et favorise, ici encore, le retour d'idées localistes en sémantique.

Si Langacker refuse d'assimiler sa notion d'image à celle psychologique d'image sensorielle (1986 : 6), Brugman n'a pas ces réserves : « I do believe that the depictions [c'est-à-dire les figures schématisant diverses relations spatiales] bear some resemblance to the corresponding mental representations, and thus I am arguing against feature or propositional representations of semantic concepts in the mind » (1988 : 3). Il semble que chez Brugman, le projet de rapporter l'analyse linguistique à l'imagerie visuelle ait joué un rôle important dans le choix de prendre pour objet d'investigation une préposition-particule-préfixe comme *over*.

Les raisons derrière le choix de la problématique des constructions verbe-particule (CVP) chez Lindner (1981) sont plus faciles à percevoir.<sup>17</sup> Le statut de ces constructions est un thème récurrent de la grammaire anglaise, exploré peu avant la thèse de Lindner dans l'ouvrage de Bolinger, *The Phrasal Verb* (1971), entre autres. L'étude de Lindner (dirigée par Langacker et discutée par Lakoff, nous dit-elle) commence par un état de l'art avec une certaine profondeur historique, à la différence de bien des thèses de l'époque. C'est en partie en examinant les différents critères distributionnels ayant servi à distinguer les CVP et les verbes suivis de groupes prépositionnels que Lindner en vient à corrélérer des faits syntaxiques à des faits sémantiques. Suivant en cela Bolinger et d'autres auteurs, elle considère que les CVP, certes parfois idiomatiques, sont généralement susceptibles d'une analyse sémantique, et que leur polysémie peut être expliquée en s'appuyant sur la notion de prototype.

## 5. Brugman (1988 [1981]) et Lakoff (1987) sur *over*

À la différence de Lindner, soucieuse de délimiter la nature syntaxique de ses objets (par opposition aux groupes V-SP et V-Adv), l'étude de Brugman embrasse à la fois les emplois prépositionnels, adverbiaux et préfixaux de *over*. Le sens central est spatial, et défini par une matrice de traits : [+vertical (above), +boundary traversal (across), -contact]. Un premier problème surgit : le fait que cette acception de *over* partage des contextes communs avec *above* et *across* diminue sa distinctivité (Taylor 1995 : 117). Dans un esprit roschien, cette acception ferait donc un mauvais prototype. Toutefois, Brugman ne manque pas de fournir des exemples de situation où ces prépositions ne sont pas interchangeables, s'approchant ainsi d'une analyse contrastive. Elle note ainsi que *Boris walked across the field* est plus acceptable que *Boris walked over the field*, qui ne suggère pas une trajectoire avec le trait [+vertical] et subit la concurrence de *across*, qui serait préférée quand le trait [+contact] est présent. Cependant,

---

17. Exemples de CVP : *John threw up* ; *John tossed the cat out before going to bed*.

Brugman observe que l'acceptabilité de cette séquence est améliorée dans *Boris walked over that field to get to the Kozlowski's farmhouse*, changement qu'elle attribue à l'activation de [+boundary traversal], qui est pourtant un trait possédé aussi par *across*. Bref, l'analyse contrastive ne semble pas assez poussée et le point de vue demeure très majoritairement sémasiologique.

Les sens dérivés sont obtenus par la suppression d'un des traits du sens central, ou l'extension d'un des traits. L'extension de [+boundary traversal] à [+obstacle] illustre ce dernier cas (comme dans *to step over someone's body*). L'extension de [+boundary traversal] à [+traversal] à [+point-for-point correspondence between trajector and landmark] permet de dériver l'acception [+covering] (comme dans *The bushes are scattered over the field*). Quant aux extensions métaphoriques, elles sont le produit de schématisations à teneur spatialisante. Ainsi, le motif de la préférence dans *I'll pick chocolate over vanilla any time* serait dérivé des schémas visuels suivants :



**Figure 1.** Les schémas sources de *pick over* (Brugman 1989 : 45).

Sur la Figure, les flèches en pointillé indiquent des formes de trajectoire. La combinaison (« + ») de la première trajectoire ('dépasser en surmontant') avec la situation statique ('être à la verticale de') produit (« → ») le schéma final, qu'on pourrait gloser comme 'atteindre un point à la verticale d'un autre'. Ce schéma est censé être sous-jacent à la notion de préférence : je me dirige vers le chocolat, que mon échelle gustative a placé au-dessus de la vanille (cf. pour une métaphore analogue, *placer l'argent au-dessus de tout*).

On note que le caractère processif de l'énoncé est représenté par un schéma spécifique de *over*, tandis que la hiérarchie des choix reçoit une interprétation spatiale. Les deux hypothèses semblent arbitraires : pourquoi une forme de trajectoire particulière devrait-elle rendre compte d'un trait aussi général que [+processif]? N'est-ce pas le verbe *pick* qui apporte à l'énoncé le trait [+processif]? Et pourquoi la notion de préférence devrait-elle être projetée sur un axe vertical?

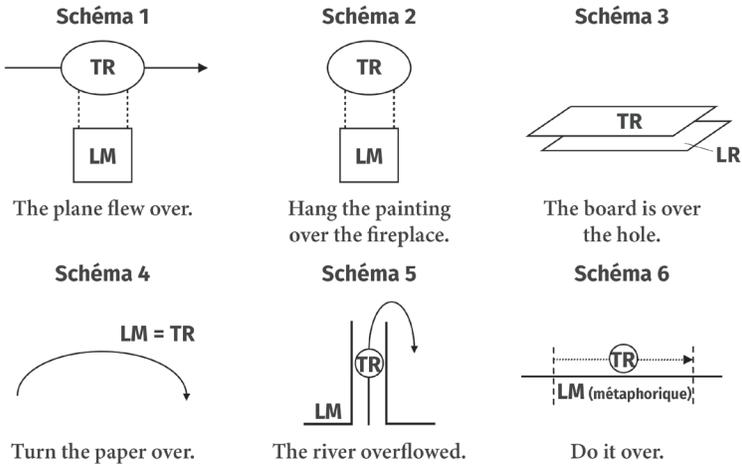
Dans la systématisation que propose Lakoff (1987 : 420-3) des résultats de Brugman, le problème du degré de spécification des acceptions est abordé sous la forme d'une alternative entre *full* et *minimal specification* : devons-nous intégrer aux acceptions de *over* des traits qui relèvent du contexte, par exemple, dans le cas de *Sam walked over the hill*, en plus de [+vertical], le trait [+étendu]

de *the hill*, et le trait [+contact] impliqué par *walked*? Ou bien devons-nous considérer que ces traits sont dérivés d'une acception centrale de *over* qui est neutre quant au contact et à l'extension dimensionnelle du site ?<sup>18</sup> C'est le premier membre de l'alternative que Lakoff choisit, en raisonnant comme suit : pour dériver l'acception de *over* instanciée par *Sam lives over the hill*, il faut passer par le schéma de *Sam walked over the hill*, mais en focalisant l'attention sur le *terminus ad quem*, c'est-à-dire sur la présence de Sam au-delà de la colline. Quant au schéma de *Sam walked over the hill*, il est lui-même une extension du schéma central 1 (voir la Figure 2 ci-dessous). Autrement dit, un chemin mène du schéma 1, neutre sur l'extension et le contact, à cette instance d'un schéma impliquant extension, contact et focalisation terminale. Ce chemin est représenté dans la Figure 3

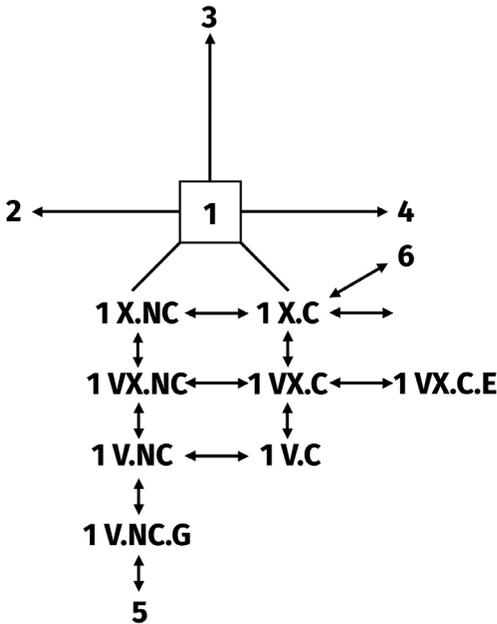
L'argument paraît circulaire, dans la mesure où il présuppose que pour dériver une acception qu'on a obtenue par *full specification*, il faut passer par une acception qu'on ne peut obtenir que par *full specification* (celle de *Sam walked over the hill*). Le résultat est un réseau sémantique qui laisse proliférer la polysémie : pourquoi intégrer le trait [+contact] à *live over the hill*, si ce n'est parce que le schéma sous-jacent est dérivé de celui de *walk over* ? Et pourquoi intégrer le trait [+contact] à *walk over the hill*, si ce n'est parce qu'on veut attribuer à *over* des traits de la situation totale, ici le contact impliqué par l'action de marcher ? Est-il plausible de dire que « the end-point focus [= la focalisation sur le *terminus ad quem*] is not added by anything in the sentence, neither *hill*, nor *lives*, nor *Sam* » (Lakoff 1987 : 423) ? Faut-il intégrer pour chaque préposition-particule anglaise un trait [+end-point] à chaque fois que la préposition-particule renvoie à une situation statique placée à la fin d'un mouvement potentiel, alors qu'il s'agit d'un phénomène régulier de l'anglais (cf. *she walked in the forest* vs *she walked in*) ? L'alternative serait de considérer que les spécifications du schéma central sont dues au contexte. C'est la stratégie choisie par exemple par Pottier (1962).

---

18. On note que le prototype est dans ce cas une acception (presque) non-attestée.



**Figure 2.** Prototype (schéma 1) et schémas de base des acceptations dérivées du prototype de *over* chez Lakoff (1987). Nous avons conservé les termes de *trajector* (TR) et *landmark* (LM), empruntés par Lakoff à Langacker.



Les liens entre les acceptations de *over*.  
 X : site étendu.  
 C (NC) : contact (absence de contact) entre le trajecteur et le site.  
 V : site vertical.  
 E : *end-point focus* [= focalisation sur le *terminus ad quem*]  
 G : le mouvement du trajecteur est orienté vers une base (« *ground* »).

**Figure 3.** Représentation partielle du réseau sémantique de *over* chez Lakoff (1987). Sur ce réseau, *walk over the hill* est une instance du schéma 1.VX.C. L'extension 1.VX.C.E correspond au schéma de *live over the hill*.

L'analyse sémantique de *over* a fait couler beaucoup d'encre. Plusieurs autres études ont pris la suite, non sans poser le problème de la prolifération polysémique. Dewell (1994) a proposé de dériver les acceptions spatiales de *over* d'un schéma dynamique prototypique sur lequel s'appliquent diverses transformations, par exemple la transformation de la trajectoire dynamique en forme statique. Kreitzer (1997) a une approche plus contextuelle : les acceptions de *over* sont obtenues par l'intégration d'une relation exprimée par la préposition et d'un composant (par exemple une trajectoire) fourni par le verbe. Les relations exprimées par *over* forment trois classes :

Over<sub>1</sub> = [+static, +above, +proximal]

Over<sub>2</sub> = [+path-in-relation-to-landmark (dynamic), +above]

Over<sub>3</sub> = [+covering, +deictic center]

Il n'y a donc plus de prototype unique, et comme le note un relecteur, on pourrait parler ici d'homonymie, puisqu'il n'y a pas de schéma commun et que les trois relations schématiques évoquées ne communiquent pas. Sur ce point, Kreitzer nous laisse dans l'indécision. Chez Taylor (1995 : 114) *over* est également une catégorie polycentrique : les acceptions se répartissent en quatre classes dont chacune a un prototype spatial renvoyant respectivement, pour simplifier, à une position supérieure au site sur l'axe vertical, au sens de 'couvrir', à une trajectoire courbe au-dessus d'un site, au *terminus ad quem* d'une trajectoire de ce type. Quant à Tyler et Evans (2003 : 38-45), leur intention de combattre la prolifération polysémique se reflète dans le fait de n'admettre qu'un prototype. A titre de principe méthodologique, ils proposent de n'accepter comme acception distincte qu'un sens non prédictible à partir d'une acception déjà établie, et non-inférable du contexte. Pourtant, le réseau des acceptions qui résulte de leurs analyses demeure complexe et presque aussi proliférant que celui de Lakoff. Une manière de rendre prédictibles certaines acceptions, tout en restant dans le cadre cognitiviste, serait de considérer, à la suite de Deane (2005) que l'interprétation de *over* s'effectue dans un espace multimodal et dynamique, et que par exemple la neutralisation de la verticalité s'opère naturellement dans l'espace haptique ; le trait [-vertical] n'est plus marginal ou dérivé.

Le cas de *over* illustre le fait que l'identification du prototype recèle une part d'arbitraire, ou repose sur des présupposés discutables. Il n'y a de consensus que sur la nature spatiale du prototype, le caractère sémasiologique et hors corpus de l'approche et l'identification de certaines acceptions en tant que sens distincts conventionnalisés (comme le sens de 'couvrir' ou de 'par-delà un obstacle'). Mais il n'existe pas d'accord sur le(s) prototype(s) de *over*, le nombre d'acceptions et les moyens de les dériver, le rôle du contexte, la nature des schémas dérivés de la perception et les outils servant à contrôler la prolifération polysémique. Les prototypes choisis, dont il est présupposé qu'ils correspondent à une acception attestée (sauf chez Lakoff, mais dans une mesure limitée), ne sont ni motivés

par des jugements de typicalité, ni ne résultent d'une estimation de leur distinctivité. Cette distinctivité, d'un point de vue roschien, aurait dû être estimée à partir de la validité d'indice des différents traits. On peut présumer par exemple que le trait [+vertical], que *over* partage avec *on* et *above*, aurait une validité d'indice assez faible. Les choses se compliquent encore si on prend en compte le degré auquel un trait est associé aux emplois d'une préposition, c'est-à-dire sa « diagnosticité » (Smith & Osherson 1984). Pour *on*, [+contact] aurait une haute diagnosticité, mais une valeur d'indice faible.

Le problème de l'identification des traits distinctifs et de la mesure de leur distinctivité n'a donc pas été pris en compte, pour des raisons qu'on peut comprendre. En effet, déterminer les traits distinctifs des prépositions d'une langue et calculer ensuite leur validité d'indice se heurte à un problème arithmétique : si ces traits n'étaient qu'extraits de toutes les oppositions entre prépositions d'une langue européenne comme le grec ou le suédois, ils oscilleraient entre la centaine et la quinzaine de milliers, selon la taille de l'inventaire (Widoff 2023). Enfin, dernière différence avec la théorie roschienne : l'absence de niveau surordonné dans la taxinomie des prépositions. Brugman le dit explicitement : elle considère deux niveaux, le niveau de la catégorie *over*, et le niveau subordonné des acceptions. Seul Langacker, qui a une théorie sémantique des parties du discours, subsume les prépositions sous la catégorie des « relations atemporelles » (1987, chap. 6).<sup>19</sup>

## 6. Lindner (1981) sur *out* et *up*

L'étude de Lindner portant sur des combinaisons entre verbes et particules, elle est confrontée au caractère idiomatique et sémantiquement opaque de certaines associations. Autrement dit, à la différence des analyses qui précèdent, elle ne peut plus présupposer que les particules ont leur sémantisme propre. Ressurgit ainsi l'idée commune que l'apport sémantique des prépositions et particules est au mieux dénué de logique (Arnauld & Lancelot 2023 [1676], ch. XI) ou au pire qu'elles sont des « mots vides » (Vendryes 1950 : 98-9). Il lui faut donc justifier qu'une analyse sémantique soit possible, au-delà des cas où l'apport sémantique de la particule peut clairement être rapporté à sa signification *indépendante*, c'est-à-dire indépendamment de sa construction avec tel verbe. Inspirée par Bolinger (1971), elle considère que sont corrélés la saillance discursive de la particule en position finale accentuée, son degré d'indépendance sémantique

---

19. Une relation est atemporelle dans la mesure où elle n'est pas saisie comme évoluant dans ce temps que Langacker appelle *processing time*, qui est le temps subjectif mis pour construire un concept, par excellence le concept d'un verbe. *Atemporel* s'oppose donc à *processif*, comme *avant* s'oppose à *précéder*.

à l'égard du verbe, et le caractère prototypique de son apport sémantique, par excellence spatial. L'additivité sémantique du verbe et de la particule est gradiente : difficilement perceptible dans *bear out*, mais plus claire dans *blot out* et davantage encore dans *leak out*, où le sens de *out* est saillant (Lindner 1981 : 51-3). Des tests montrent que l'indépendance sémantique ou la saillance discursive de la particule se reflètent dans sa capacité, entre autres, à occuper une position finale accentuée. On comparera ainsi

*He threw the ball up*, à l'interprétation directionnelle

et

*He threw up his breakfast*, formule stéréotypée ('il vomit').

Comme l'additivité sémantique est gradiente, Lindner parle de sens « hautement » ou moins prototypiques, les sens hautement prototypiques étant généralement, dit-elle, ceux où la particule réfère à une direction spatiale (Lindner 1981 : 56 ; encore une fois, conformément à Bolinger). Bref, la détermination des sens hautement prototypiques est cette fois appuyée sur le degré d'indépendance de l'apport sémantique de la particule et sur des considérations distributionnelles, comme sa position finale et accentuée.

L'hypothèse que les particules fournissent toujours un apport sémantique dérivable d'un prototype et que les combinaisons verbe-particule forment un continuum qui va de l'additivité sémantique à l'idiomaticité implique pour Lindner d'abolir la dichotomie de la syntaxe (domaine de la génération compositionnelle) et du lexique (domaine des idiosyncrasies). La sémantique cognitive vient ici étayer l'idée d'une gradience de l'analysabilité des formes, thèse que Lindner emprunte à Langacker et qu'il a défendue depuis la formation de la première version de sa *Grammaire Cognitive*, du temps où elle s'appelait *Space Grammar* (Langacker 1982 ; Fortis 2010).<sup>20</sup> De son mentor, Lindner reprend aussi la conception selon laquelle les unités linguistiques forment une hiérarchie de *schématicité*, des plus spécifiques aux plus abstraites. Cette conception est induite par le modèle grammatical de Langacker : un verbe, par exemple, n'est pas une fonction contenant une ou plusieurs places vides, mais une proposition contenant des arguments plus ou moins « schématiques », que des unités peuvent venir spécifier. Au sommet de la schématicité des arguments nominaux se situe le concept de chose, en tant que pôle sémantique du nom, et que Langacker définira comme une région bornée dans un domaine (Langacker 1979 ; Langacker 1987). Cette structure hiérarchique concerne la langue tout entière, c'est-à-dire aussi le lexique, pensé comme continu avec la grammaire. Il

---

20. Lindner a eu accès au manuscrit de cet article dès 1980.

s'ensuit que Lindner, comme Langacker, adopte à la fois la notion de prototype et celle de schéma généralisant : le prototype donne lieu à des extensions, et le prototype et ses extensions sont subsumés par un schéma généralisant. Par exemple, étant admis que le prototype d'une famille d'acceptations de *out* est instancié par des énoncés comme *John threw the cat out*, l'énoncé où le contenant n'est plus un espace fermé ou semi-fermé mais un groupe d'objets (*He picked out two pieces of candy*) constitue une première extension. Un premier schéma généralisant coiffe ces deux configurations ('removal from a somehow bounded region'). Une autre acception de *out* renvoie non au déplacement d'un trajecteur mais à sa suppression (par exemple, *Smooth out the wrinkles*). Elle entraîne la constitution d'un schéma de généralité supérieure, qui vient la subsumer avec le premier schéma généralisant, et qui est aussi irreprésentable que le fameux triangle général qui ne doit être ni isocèle, ni scalène, ni rectangle, etc.

Autre relative originalité de l'analyse de Lindner : chaque particule a plusieurs prototypes, tous spatiaux. Pour *out*, ils sont trois et instanciés, outre par *John threw the cat out* (notion d'extraction), par *Stretch out the rope* (notion d'extension) et par *They set out for Alaska* (notion de mouvement à partir d'une origine). Enfin, les prototypes sont les sources d'extensions métaphoriques : celui d'extraction, par exemple, donne lieu à l'acception de changement de possession, le domaine de l'objet possédé étant assimilé à une région spatiale (*Did you lend out all your books?*).

Pour conclure, nous voyons que l'étude de Lindner illustre encore une autre manière de concevoir le prototype : non comme une alternative à la subsomption d'une instance sous une idée générale (ce qu'entendait faire aussi la notion de ressemblance de famille), mais comme une matrice de généralisation, par le moyen de ses extensions. On notera aussi la tentative d'identifier le prototype par des tests. Il s'agit là d'une contribution proprement linguistique à l'identification du prototype, qui n'est donc plus simplement la notion empruntée, certes incomplètement, à la psychologie. D'autres exemples de validation du prototype par des tests linguistiques, comme l'anaphore associative, pourraient être cités, et nous renvoyons sur ce point à Kleiber (1990 : 105-115).

## 7. Coleman et Kay (1981) sur le verbe *lie*

Quoiqu'elle ne traite pas d'une préposition, cette étude présente pour nous l'intérêt d'introduire une notion de prototype qui se démarque des précédentes, et qui n'a pas d'équivalent, à cette époque de pionniers, dans le domaine des prépositions. C'est ainsi que le prototype du verbe *lie* ('mentir') est défini comme l'acception cumulant *tous* les traits pertinents, au nombre de trois (P : la proposition ; S : le sujet ou locuteur ; A : l'allocutaire) :

- a. P is false.
- b. S believes P to be false.
- c. In uttering P, S intends to deceive A.

Ce genre de prototype est ce que Simon, discutant et amendant Wittgenstein, appelle un « paradigme » (Simon 1969). Quant aux cas moins typiques, leur fait défaut au moins un de ces traits. L'applicabilité de *lie* à des cas moins typiques est vérifiée auprès de sujets qui doivent juger de la conformité de certains scénarios à la notion de mensonge. Enfin, les traits sont pondérés : quand deux traits sur trois manquent, le trait présent le plus susceptible de susciter un jugement positif est considéré comme ayant un poids supérieur, en l'occurrence, le trait (b) ; et en effet, ce trait tend à emporter l'adhésion plus qu'un autre, *ceteris paribus*.

Faire du prototype un paradigme, au sens mentionné plus haut, est rendu possible par le fait qu'aucune extension métaphorique, du type « la terre ne ment pas », n'est envisagée. Les scénarios soumis relèvent tous, en effet, de situations réalistes. Compte non tenu de cette limite, nous voici de nouveau en présence d'une conception alternative du prototype, le paradigme. Dans le domaine des prépositions, le prototype entendu comme « paradigme » ne fait son apparition, à notre connaissance, qu'avec Vandeloise (1986)<sup>21</sup>.

## 8. Conclusion

Ces variations sur le thème de la polysémie nous permettent, espérons-le, de mieux cerner les caractéristiques communes qui les unissent, comme leur diversité, et dans le cas de l'appropriation de la notion de prototype, ce qui les sépare de la théorie d'origine et les fait diverger entre elles. Nous mettrons à part les études sur la polysémie référentielle, qui accordent beaucoup de place à la pragmatique mais, dans la période qui nous a occupés ici, ont surtout servi de tremplin à la théorie des espaces mentaux et de l'intégration conceptuelle.

Les linguistes cognitivistes étudiés ici n'ont pas mis en œuvre les protocoles psychologiques employés par Rosch pour identifier le prototype, tels que les jugements de typicalité, l'amorçage ou la mesure du temps de vérification de l'appartenance à une catégorie. Ce manque a été rarement compensé par des tests linguistiques, si l'on excepte le cas des enclosures et de l'analyse des CVP par Lindner. Les approches sont à dominante sémasiologique et non-contrastive. La théorie du prototype fournissait un outil (la validité de l'indice) pour déterminer la distinctivité des traits et donc contraster les lexèmes d'un champ mais cet outil a été ignoré et était de toute façon très difficile à mettre en œuvre. La question,

---

21. Voir ainsi son analyse de la préposition *sur* (Vandeloise 1986 : 194 sqq.).

soulevée par Rosch, de la nature du prototype (représentation déterminée ou tendance ?) est nettement tranchée en faveur du choix d'une acception attestée, et toujours, dans le cas des prépositions, en faveur d'une acception spatiale. Il est vrai que cette position localiste, comme nous l'avons mentionné plus haut, peut se prévaloir de bons arguments (Fagard 2010). Elle n'est pourtant pas universelle, et Pottier, par exemple, la récuse, au motif que les significations spatiale, temporelle et notionnelle sont des potentialités permanentes de diversification sémantique (1962 et ses ouvrages postérieurs).

Il n'y a guère de consensus sur le nombre de prototypes pour un lexème donné et sur la manière de dériver les différentes acceptions. Ces derniers points sont frappants dans le cas des études sur *over*. En outre, le prototype peut être une acception spécifique ne combinant que certains traits présents au sein de la catégorie, ou il peut être un paradigme, comme chez Coleman et Kay, et plus tard chez Vandeloise. Enfin, il peut être un substitut à une définition ou schématisation générales, ce qui correspond à l'esprit dans lequel il a été conçu, ou bien, en servant de matrice à des extensions, produire des schématisations inclusives de plus en plus abstraites, comme chez Langacker et Lindner. Le lecteur qui consultera l'ouvrage de Geeraerts (1985) trouvera d'autres éléments de discussion des facteurs entrant dans la détermination du prototype, telle la productivité métaphorique, qui peut caractériser un prototype à statut de quasi-paradigme mais aussi un *core meaning* intégrant peu de traits (1985 : 104-108).

Aux travaux synchroniques discutés ici, nous devrions ajouter ce qui est à notre connaissance la première analyse diachronique appliquant les notions de structure prototypique et de ressemblance de famille au traitement de la polysémie. Nous voulons parler ici de l'étude de Geeraerts (1983) sur le verbe néerlandais *vergrijpen*. Les deux prototypes ('do something wrong' / 'to mis-take, mistake') correspondent aux acceptions qui, pour des agrégats d'acceptions, ont servi de matrice. Productivité et distinctivité sont donc des critères de détermination des prototypes. A ces critères, il faut ajouter un autre paramètre : dans le premier agrégat sont distingués des sous-prototypes dont l'un, par sa position médiatrice entre deux acceptions fondamentales a un poids structurel particulier ('do something forbidden', placé entre 'use physical violence against someone' et 'oppose someone whom one should obey or respect'). La sémantique diachronique ayant une riche tradition, d'ailleurs en partie reprise par la linguistique cognitive, la question se pose de revisiter cette tradition avec les outils de cette dernière. La discussion de cette question par De Mulder (2001), favorable à cette revisite, montre aussi l'intérêt d'introduire des facteurs socio-culturels et de prendre certaines précautions sur l'invocation trop systématique de la typicalité dans l'analyse diachronique.

## Bibliographie

- ARISTOTE (1966). *Physique*. Vol. 1. Texte établi et traduit par H. Carteron. Paris : Les Belles Lettres.
- ARISTOTE (1981). *La métaphysique*. Tome II. Tr. et notes par J. Tricot. Paris : Vrin.
- ARISTOTE (2002). *Catégories*. Présentation, traduction et commentaires de F. Ildefonse et J. Lallot. Paris : Le Seuil.
- ARMSTRONG S. L., GLEITMAN L. R. & GLEITMAN H. (1983). What some concepts might not be. *Cognition* 13, 263-308.
- ARNAULD A. & LANCELOT C. (2023 [1676]). *Grammaire générale et raisonnée*. Edition critique établie par B. Colombat et J.-M. Fournier. Paris : Classiques Garnier.
- ATTNEAVE F. (1957). Transfer of experience with a class-schema to identification-learning of patterns and shapes. *Journal of Experimental Psychology* 54(2), 81-88.
- AUSTIN J. L. (1961 [1940]). The meaning of a word. *The Moral Sciences Club of the University of Cambridge and the Jowett Society of the University of Oxford*. In : J. L. Austin, *Philosophical Papers*. Oxford : Clarendon Press, 55-75.
- BARTLETT F. C. (1932). *Remembering. A Study in Experimental and Social Psychology*. Cambridge : Cambridge University Press.
- BATTIG W. F. & MONTAGUE W. E. (1969). Category norms for verbal items in 56 categories : A replication and extension of the Connecticut category norms. *Journal of Experimental Psychology* 80(3), part 2, 1-46.
- BERLIN B. & KAY P. (1969). *Basic Color Terms : Their Universality and Evolution*. Berkeley : University of California Press.
- BENNETT D. C. (1975). *Spatial and Temporal Uses of English Prepositions. An Essay in Stratificational Semantics*. London : Longman.
- BISCONTI V. (2016). *Le sens en partage. Dictionnaires et théories du sens XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles*. Lyon : ENS Editions.
- BOLINGER D. (1965). The atomization of meaning. *Language* 41(4), 555-573.
- BOLINGER D. (1971). *The Phrasal Verb in English*. Cambridge (Mass.) : Harvard University Press.
- BORKIN A. (1972). Coference and beheaded NP's. *Papers in Linguistics* 5, 28-45.
- BRÉAL M. (1887). *L'histoire des mots*. Paris : Librairie Ch. Delagrave.
- BRENTANO F. (1862). *Von der mannigfachen Bedeutung des Seienden nach Aristoteles*. Freiburg im Breisgau : Herdersche Verlagshandlung.
- BROWN R. & LENNEBERG E. (1954). A study in language and cognition. *Journal of Abnormal and Social Psychology* 49, 454-462.
- BRUGMAN C. (1988 [1981]). *The Story of Over : Polysemy, Semantics and the Structure of the Lexicon*. New York / London : Garland Publishing. (1ère publication : M.A. Thesis. University of California, Berkeley, 1981.)

- CHAFE W. L. (1962). Phonetics, semantics, and language. *Language* 38(4), 335-344.
- CHAFE W. L. (1970). *Meaning and the Structure of Language*. Chicago : The University of Chicago Press.
- COLEMAN L. & KAY P. (1981). Prototype semantics : the English word *lie*. *Language* 57(1), 26-44.
- COŞERIU E. (1992). *Einführung in die Allgemeine Sprachwissenschaft*. Tübingen : Francke.
- COURBON B. (2020). Aux origines de la notion de polysémie en français : la formation du concept. In : E. Aussant & J.-M. Fortis (dir.), *Historical Journey in a Linguistic Archipelago. Descriptive Concepts and Case Studies*. Berlin : Language Science Press, 83-96.
- CROFT W. & CRUSE D. A. (2004). *Cognitive Linguistics*. Cambridge : Cambridge University Press.
- DARMESTER A. (1887). *La vie des mots étudiée dans leurs significations*. Paris : Librairie Charles Delagrave.
- DEANE P. D. (2005). Multimodal spatial representation : On the semantic unity of *over*. In : B. Hampe (ed.), *From Perception to Meaning. Image Schemas in Cognitive Linguistics*. Berlin / New York : Mouton de Gruyter, 235-282.
- DE MULDER W. (2001). La linguistique diachronique, les études sur la grammaticalisation et la sémantique du prototype : présentation. *Langue française* 130, 8-32.
- DEWELL R. (1994). *Over again* : image-schema transformations in semantic analysis. *Cognitive Linguistics* 5(4), 351-380.
- DUBOIS D. & CANCE C. (2009). Mettre un terme aux couleurs de base: Déconstruction d'un paradigme dominant. In : D. Dubois (dir.), *Le sentir et le dire*. Paris : L'Harmattan, 75-104.
- FAGARD B. (2010). *Espace et grammaticalisation : l'évolution des prépositions dans les langues romanes*. Sarrebruck : Editions Universitaires Européennes.
- FAUCONNIER G. (1984). *Espaces mentaux. Aspects de la construction du sens dans les langues naturelles*. Paris : Minuit.
- FAUCONNIER G. (1994). *Mental Spaces. Aspects of Meaning Construction in Natural Language*. Cambridge : Cambridge University Press.
- FAUCONNIER G. (1997). *Mappings in Thought and Language*. Cambridge : Cambridge University Press.
- FAUCONNIER G. & TURNER M. (2002). *The Way We Think. Conceptual Blending and the Mind's Hidden Complexities*. New York : Basic Books.
- FILLMORE C. J. (1985). Frames and the semantics of understanding. *Quaderni di Semantica* 6(2), 222-254.
- FORMIGARI L. (1988). *Language and Experience in 17th Century British Philosophy*. Amsterdam / Philadelphie : John Benjamins.

- FORTIS J.-M. (2010). De la grammaire générative à la Grammaire Cognitive : origines et formation de la théorie de Ronald Langacker. *Histoire Epistémologie Langage* 32(2), 109-149.
- FORTIS J.-M. (2015a). Family resemblance and semantics: the vagaries of a not so new concept. Blog collectif *History and Philosophy of the Language Sciences*: <http://hiphilangsci.net/2015/10/13/family-resemblance-and-semantics-the-vagaries-of-a-not-so-new-concept/>
- FORTIS J.-M. (2015b). Generative grammar and cognitive linguistics : on the grounds of a theoretical split in American linguistics. In : V. Arigne & C. Rocq-Migette (eds.), *Metalinguistic Discourses*. Newcastle upon Tyne : Cambridge Scholars Publishing, 53-88.
- FORTIS J.-M. (2018). Prototype theory: on the origins of a theoretical patchwork and its transfer to linguistics. In : V. Arigne & C. Rocq-Migette (eds.), *Theorization and Representations in Linguistics*. Newcastle upon Tyne : Cambridge Scholars Publishing, 168-216.
- FORTIS J.-M. (2020). From localism to neolocalism. In : E. Aussant & J.-M. Fortis (eds), *Historical Journey in a Linguistic Archipelago. Descriptive Concepts and Case Studies*. Berlin : Language Science Press, 15-50.
- FORTIS J.-M. & COL G. (2018). Espaces mentaux et intégration conceptuelle : retour sur la constitution de théories sœurs. *CogniTextes* vol.18, <https://journals.openedition.org/cognitextes/1111>
- FUNKE O. (1924). *Innere Sprachform : Eine Einführung in A. Martys Sprachphilosophie*. Reichenberg i. B. : Sudetendeutscher Verlag Franz Kraus.
- GECKELER H. (1971). *Strukturelle Semantik und Wortfeldtheorie*. Munich : Wilhelm Fink.
- GEERAERTS D. (1983). Prototype theory and diachronic semantics : a case study. *Indogermanische Forschungen* 88, 1-32.
- GEERAERTS D. (1985). *Paradigm and Paradox. Explorations into a Paradigmatic Theory of Meaning and its Epistemological Background*. Louvain : Leuven University Press.
- GEERAERTS D. (1989). Problems and prospects of prototype theory. *Linguistics* 27, 587-612. Réimpr. dans : D. Geeraerts (ed), *Cognitive Linguistics. Basic Readings*, 2006. Berlin / New York : Mouton de Gruyter, 141-165.
- GEERAERTS D. (2010). *Theories of Lexical Semantics*. Oxford : Oxford University Press.
- GODEL R. (1948). Homonymie et identité. *Cahiers Ferdinand de Saussure* 7, 5-15.
- HALÉVY Joseph. (1876). *Recherches critiques sur l'origine de la civilisation babylonienne*. Paris : Imprimerie Nationale.
- HALÉVY Joseph. (1883). *Mélanges de critique et d'histoire relatifs aux peuples sémitiques*. Paris : Maisonneuve.
- HARRIS J. (1773-[1<sup>ère</sup> éd. 1751]). *Hermes or a Philosophical Inquiry Concerning Universal Grammar*. Dublin : James Williams.

- HARRIS R. Allen. (1993). *The Linguistics Wars*. Oxford : Oxford University Press.
- HASER V. (2005). *Metaphor, Metonymy, and Experientialist Philosophy. Challenging Cognitive Semantics*. Berlin : Mouton de Gruyter.
- HOIJER H. (1954). The Sapir-Whorf hypothesis. In : H. Hoijer (ed.), *Language in Culture. Conference on the Interrelations of Language and Other Aspects of Culture*. Chicago : The University of Chicago Press, 92-105.
- HUCK G. J. & GOLDSMITH J. A. (1995). *Ideology and Linguistic Theory : Noam Chomsky and the Deep Structure Debate*. Londres : Routledge.
- HYMES D. H. & FOUGHT J. G. (1981). *American Structuralism*. La Haye : Mouton.
- JACKENDOFF R. S. (1969). *Some Rules of Semantic Interpretation for English*. PhD, M.I.T.
- JACKENDOFF R. S. (1972). *Semantic Interpretation in Generative Grammar*. Cambridge (Mass.) : M.I.T. Press.
- JACKENDOFF R. S. (1975). On belief-contexts. *Linguistic Inquiry* 6(1), 53-93.
- JAKOBSON R. (1971 [1936]). Beitrag zur allgemeinen Kasuslehre. Gesamtbedeutungen der russischen Kasus. In : *Selected writings II. Words and language*. The Hague & Paris : Mouton, 23-71. (1<sup>ère</sup> publication in *Travaux du Cercle Linguistique de Prague*, 1936, 4, 240-288.)
- KATZ J. J. (1964). Mentalism in linguistics. *Language* 40(2), 124-137.
- KATZ J. J. & FODOR J. A. (1963). The structure of a semantic theory. *Language* 39, 170-210.
- KLEIBER G. (1990). *La sémantique du prototype*. Paris : Presses Universitaires de France.
- KLEIBER G. (1999). *Problèmes de sémantique. La polysémie en questions*. Villeneuve d'Ascq : Presses Universitaires du Septentrion.
- KLEIBER G. & RIEGEL M. (1978). Les grammaires floues. In : R. Martin (dir.), *La notion de recevabilité en linguistique*. Paris : Klincksieck, 67-123.
- KREITZER A. (1997). Multiple levels of schematization : a study in the conceptualization of space. *Cognitive Linguistics* 8(4), 291-325.
- LAKOFF G. (1973a). Hedges : A study in meaning criteria and the logic of fuzzy concepts, *Journal of Philosophical Logic* 2, 458-508.
- LAKOFF G. (1973b). Fuzzy grammar and the performance/competence terminology game. *Papers from the regional meeting of the Chicago linguistic society* vol. 9, 271-291.
- LAKOFF G. (1982). Categories: An essay in cognitive linguistics. In : Linguistic Society of Korea (ed.), *Linguistics in the Morning Calm*, Seoul : Hanshin, 139-193.
- LAKOFF G. (1987). *Women, Fire and Dangerous Things : What Categories Reveal about the Mind*. Chicago : University of Chicago Press.
- LAKOFF G. & JOHNSON M. (1980). *Metaphors We Live By*. Chicago : University of Chicago Press. Tr. fr. : *Les métaphores dans la vie quotidienne*. Paris : Minuit, 1985.

- LAKOFF G. & JOHNSON M. (1999). *Philosophy in the Flesh : The Embodied Mind and its Challenge to Western Thought*. New York : Basic Books.
- LAMB S. (1966). *Outline of Stratificational Grammar*. Georgetown : Georgetown University Press.
- LANGACKER R. W. (1976). Semantic representations and the linguistic relativity hypothesis. *Foundations of Language* 14, 307-357.
- LANGACKER R. W. (1979). Grammar as image. *Linguistic Notes from La Jolla* 6, 87-126.
- LANGACKER R. W. (1982). Space Grammar, analysability, and the English passive. *Language* 58(1) : 22-80.
- LANGACKER R. W. (1986). An introduction to cognitive grammar. *Cognitive Science* 10, 1-40.
- LANGACKER R. W. (1987). *Foundations of Cognitive Grammar. Vol. 1 : Theoretical Prerequisites*. Stanford : Stanford University Press.
- LEIBNIZ G. W. (1923-[1685-1686]). Analysis particularum. *Sämtliche Schriften und Briefe*, Darmstadt : Deutsche Akademie der Wissenschaften zu Berlin, VI.4, 646-67.
- LENNEBERG E. H. & ROBERTS J. M. (1956). The language of experience : a study in methodology. Communications, doc. no. 55-12. Massachusetts Institute of Technology. Center for International Studies.
- LINDNER S. J. (1981). *A Lexico-Semantic Analysis of English Verb-Particle Constructions with UP and OUT*. PhD dissertation. San Diego : University of California.
- LOCKE J. (1975 [1700]<sup>4</sup>). *An Essay Concerning Human Understanding*. Oxford : Clarendon Press.
- LOCKWOOD D. G. (1972). *Introduction to Stratificational Linguistics*. New York : Harcourt Brace Jovanovich.
- LOWTH R. (1762). *A Short Introduction to English Grammar : with Critical Notes*. Londres : imprimé par J. Hughs pour A. Millar and R. et J. Dodsley.
- LUCY J. A. (1992). *Language Diversity and Thought. A Reformulation of the Linguistic Relativity Hypothesis*. Cambridge : Cambridge University Press.
- MAAT J. (2009). Dalgarno and Leibniz on the particles. *Language and History* 52(2), 160-170.
- MILLER G. & JOHNSON-LAIRD P. N. (1976). *Language and Perception*. Cambridge : Harvard University Press.
- NEWMYER F. (1986<sup>2</sup>). *Linguistic Theory in America*. New York : Academic Press.
- NIDA E. A. (1964). *Toward a Science of Translating. With Special Reference to Principles and Procedures Involved in Bible Translating*. Leiden : E.J. Brill.
- NUNBERG G. D. (1978). *The Pragmatics of Reference*. Bloomington : The Indiana University Linguistics Club.
- NUNBERG G. D. (1979). The non-uniqueness of semantic solutions : polysemy. *Linguistics and Philosophy* 3, 143-184.

- POSNER M. I., GOLDSMITH R. & WELTON K. E. (1967). Perceived distance and the classification of distorted patterns. *Journal of Experimental Psychology* 73(1), 28-38.
- POSNER M. I. & KEELE S. W. (1968). On the genesis of abstract ideas. *Journal of Experimental Psychology* 77(3), 353-363.
- POTTIER B. (1962). *Systématique des éléments de relation. Etude de morpho-syntaxe structurale romane*. Paris : Klincksieck.
- PUTNAM H. (1960). Minds and machines. In : S. Hook (ed.), *Dimensions of Mind*. New York : New York University Press, 57-80.
- QUINE W. V. O. (1956). Quantifiers and propositional attitudes. *The Journal of Philosophy* 53(5), 177-187.
- RASTIER F. (1990). La triade sémiotique, le trivium et la sémantique linguistique. *Nouveaux Actes Sémiotiques* 9, 5-39.
- RASTIER F. & VALETTE M. (2009). De la polysémie à la néosémie. *Texto!* vol. XIV(1). <http://www.revue-texto.net/index.php?id=2119>
- ROSCH E. H. (1973). On the internal structure of perceptual and semantic categories. In : T. E. Moore (ed.), *Cognitive Development and the Acquisition of Language*. New York : Academic Press, 111-144.
- ROSCH E. H. (1975a). Cognitive reference points. *Cognitive Psychology* 7, 532-47.
- ROSCH E. H. (1975b). Universals and cultural specifics in human categorisation. In : R. W. Brislin, S. Bochner & W. J. Lonner (eds.), *Cross-cultural Perspectives of Learning*. New York : Wiley, 177-206.
- ROSCH E. H. (1976). Classification d'objets du monde réel : origines et représentations dans la cognition. *Bulletin de Psychologie*, numéro spécial « La mémoire sémantique », 242-250.
- ROSCH E. H. (1978). Principles of categorization. In : E. Rosch & B. B. Lloyd (ed.), *Cognition and Categorization*. Hillsdale (NJ) : Lawrence Erlbaum Associates, 27-48.
- ROSCH E. H. (1987). Wittgenstein and categorization research in cognitive psychology. In : M. Chapman & R. A. Dixon (ed.), *Meaning and the Growth of Understanding*. Berlin : Springer, 151-166.
- ROSCH E. H. & MERVIS C. B. (1975). Family resemblances : studies in the internal structure of categories. *Cognitive Psychology* 7, 573-605.
- ROSS J. R. (1973). Nouniness. In : B. Aarts, D. Denison, E. Keizer & G. Popova (eds.), *Fuzzy Grammar : A Reader*. Oxford : Oxford University Press, 351-422.
- SAUNDERS B. A. C. (1992). *The Invention of Basic Colour Terms*. Utrecht : ISOR.
- SIMON M. A. (1969). When is resemblance a family resemblance ? *Mind* 78(311), 408-416.
- SMITH E. E. & OSHERSON D. N. (1984). Conceptual combination with prototype concepts. *Cognitive Science* 8, 337-361.
- SORABJI R. (2005). *The Philosophy of the Commentators, 200-600 AD. Vol. 3 : Logic and Metaphysics*. Ithaca : Cornell.

- SOUBLIN F. (1979). 13 → 30 → 3. *Langages* 54, 41-64.
- STEINTHAL H. (1881<sup>2</sup>). *Abriss der Sprachwissenschaft. Einleitung in die Psychologie und Sprachwissenschaft*. Berlin : F. Dümmler.
- TALMY L. (1972). *Semantic Structures in English and Atsugewi*. Ph.D.. Berkeley : University of California.
- TAYLOR J. R. (1995<sup>2</sup>). *Linguistic Categorization. Prototypes in Linguistic Theory*. New York: Oxford University Press.
- TURGOT A. R. J. (1913 [1756]). Etymologie. *Encyclopédie* VI.98a-111b [repris in *Œuvres de Turgot*, éd. par G. Schelle, 1913, tome I, 473-516.]
- TYLER A. & EVANS V. (2003). *The Semantics of English Prepositions : Spatial Scenes, Embodied Meaning and Cognition*. Cambridge : Cambridge University Press.
- VANDELOISE C. (1986). *L'espace en français*. Paris, : Le Seuil.
- VENDRYES J. (1950). *Le langage*. Paris : Albin Michel.
- WALKER W. (1706<sup>13</sup> [1655]). *A Treatise of English Particles*. Londres: imprimé par J. H. pour E. Pawlett.
- WEBER D. (2012). English prepositions in the history of grammar writing. *Arbeiten aus Anglistik und Amerikanistik* 37(2), 227-243.
- WHITE J.H. (1964). The methodology of sememic analysis with special application to the English preposition. *Mechanical Translation* 8(1), 15-31.
- WHORF B. L. (1956 [1940]). Gestalt technique of stem composition in Shawnee. In : B. L. Whorf, *Language, Thought, and Reality*, édité par J.B. Carroll, Cambridge (Mass.) : M.I.T. Press, 160-72. (repris de C. F. Voegelin (ed.), *Shawnee stems and the Jacob P. Dunn Miami Dictionary*. Indianapolis : Indiana Historical Society, 393-406.)
- WIDOFF Andreas. (2023). On the feasibility of general meanings in prepositional semantics. *Acta Linguistica Hafniensia* 55, 16-36.
- WITTGENSTEIN L. (2006 [1953]). *Philosophical Investigations*. Oxford : Blackwell Publishing